
La transmission des non-savoirs : un regard pragmatique sur la communication clandestine¹

Juan Manuel LOPEZ

Tout discours peut avoir un nombre infini d'interprétations. Cette affirmation, qui peut être considérée de nos jours comme un truisme, mérite cependant qu'on l'examine avec un intérêt renouvelé, au regard de la question qui concerne le présent volume. Le fait qu'un discours soit susceptible d'être compris de plusieurs façons différentes, parfois même opposées, n'implique pas que sa signification soit virtuelle ou indéfinie. La compréhension d'un discours est, bien au contraire, à chaque moment précis, le résultat d'un choix dans un ensemble de possibilités actuelles ou déjà actualisées. Précisons encore : dans cet ensemble les possibilités de signification futures sont exclues. Cette minutie est très importante en ce sens que l'acte de compréhension se trouve ainsi nécessairement rattaché à un acte de remémoration et de reconnaissance. L'interprétation mobilise des souvenirs à propos des concepts, des personnes, des lieux, des temps et des objets convoqués par les mots du discours, aussi bien que ceux à propos du fonctionnement du langage, des matérialités du discours et des manières de parler. Elle engage en somme l'ensemble des savoir partagés que constitue la mémoire discursive d'une communauté. Le nombre d'interprétations possibles d'un discours n'est pas donc, en réalité, aussi infini qu'on ne le prétend : il est limité par nos souvenirs, par nos savoirs. Le non-su (voire l'oubli) et l'encore-non-su bornent les options, placés aux frontières de la mémoire.

On sait, depuis notamment les travaux des linguistes de l'énonciation, des pragmaticiens et des analystes du discours, que la simple pratique du décodage ne

¹ Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI2010-15158/FILO du Ministerio de Ciencia e Innovación, Espagne, (Plan Nacional I+D+i 2008-11).

suffit pas à la compréhension d'un discours. Au contraire, une très large partie du sens, souvent d'ailleurs la plus importante (le « vouloir dire » du locuteur) est confiée au hasard de l'interprétation. La partie cachée du sens se construit ou se récupère au cours de l'échange, via un dispositif d'inférences déclenché par ce qui n'est pas dit. Ce mécanisme d'interprétation fonctionne d'habitude comme une horloge de haute précision, favorisant l'économie du langage, mais tant qu'il implique des choix, il laisse place à l'erreur, de sorte que l'échange risque à tout moment de devenir inefficace. Cependant, lorsqu'une erreur est détectée, les inférences sont normalement révisées ou remplacées par d'autres plus opératives. Ce modèle interprétatif interactionnel réussit pour peu que les participants à l'échange veuillent coopérer et surtout qu'ils partagent une mémoire discursive commune, toutes deux conditions indispensables au contrat de communication².

Le fait qu'on puisse repérer plus ou moins sans problème les sens cachés dans les discours pose un dilemme important lorsque ces informations doivent rester secrètes, ou éventuellement accessibles seulement à un destinataire particulier. Doit-on recourir à des codes secrets pour communiquer clandestinement ? On sait que tout code est potentiellement déchiffrable, et lorsqu'un message secret est saisi et décrypté, son contenu se dévoile, malgré les précautions initiales, avec une totale transparence. Convierait-il peut-être mieux de profiter de l'opacité naturelle du langage commun ? Une information inférée ne compromet pas son énonciateur au même degré qu'une information dévoilée, car celui-ci peut s'en déresponsabiliser en argumentant qu'elle est due à une erreur d'interprétation. Le message secret peut ainsi circuler en évitant les éventuelles confiscations et atteindre son destinataire cible. Mais alors, comment garantir que celui-ci fera l'interprétation correcte ? Quel rapport entretient le secret avec le non-dit et l'implicite ? La compréhension du secret impliquerait-elle un acte de précognition et non plus de reconnaissance ? Quel type de contrat de communication mobilisent les discours clandestins ? Quels savoirs engagent-ils ? Existerait-il une mémoire discursive du secret ? Si oui, quelle fonction y joueraient le silence et l'oubli ? Ce sont autant de questions qui méritent d'être posées. Elles guideront nos réflexions dans les paragraphes qui suivent.

² Un contrat de communication ou « contrat de parole » est ce qui permet aux partenaires d'un échange de se reconnaître en tant que sujets discursifs, de reconnaître la finalité de l'échange et d'en comprendre les propos, en en considérant les circonstances (mémoire collective, contexte socio-historique, etc.), cf. P. Charaudeau, *Langage et discours. Eléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette, 1983, p. 50 et 83.

Dans la première partie de cet article, après avoir proposé une définition de la communication clandestine, j'analyse brièvement la nature des savoirs que celle-ci convoque : il s'agit de savoirs séduisants ou belliqueux, déstabilisateurs à divers degrés, dont les secrets, les superstitions, les croyances non légitimées, infondées ou refusées par la science, et enfin les savoirs concernant des non-faits, c'est-à-dire concernant des événements qui n'ont jamais eu lieu ou qui n'ont pas encore eu lieu (visions, pressentiments, prophéties), ne méritant pas la considération de l'Histoire. Par leur caractère commun d'exclusion (imposée et/ou voulue), et malgré les différences parfois assez remarquables à plusieurs niveaux, d'un type à l'autre de ces savoirs incommodes, je les regrouperai dans cet article sous l'appellation commune de non-savoir.

Dans la seconde partie je réfléchis sur la notion de non-dit, en soulignant la nature complémentaire de celle-ci par rapport à celle d'implicite. Le non-dit, conçu dans son rapport au non-savoir, permet de poser les bases d'un Principe de Non-Coopération qui pourrait, je l'espère, contribuer à expliquer quelques problèmes soulevés par les questions lancées plus haut. Ce principe impliquerait non seulement la transgression des maximes conversationnelles mais le renversement total du pacte de coopération tel qu'il a été défini par H.P. Grice et ses successeurs.

La communication clandestine

Les discours clandestins sont essentiellement des discours de nature subversive destinés à circuler inaperçus. Ils présupposent en général un secret (lat. *clam*) et impliquent une collectivité (un clan) qui, pour des raisons diverses, se crée en résistance et se construit dans un espace extraterritorial par rapport à une communauté plus large dans laquelle elle s'inscrit. Le clan et ses discours sont tolérés tant qu'ils ne cherchent pas à menacer véritablement l'édifice du pouvoir en place. Etant donné que les discours clandestins sont potentiellement déstabilisateurs et qu'ils risquent pour cette raison de provoquer des réactions répressives, le clan doit trouver les moyens de communiquer en échappant au contrôle du groupe dominant. Parmi les stratégies qui sont à disposition, ce sont paradoxalement celles qui visent l'occultation du message (à travers, par exemple, l'encryptage ou la stéganographie) qui ont le plus de chances de se voir empêchées. Comme je l'ai souligné plus haut, tout code secret est potentiellement déchiffrable, et lorsqu'un message secret devient lisible, il montre son contenu explicitement. De plus, l'emploi d'un code secret manifeste ouvertement une intention menaçante, déclenchant automatiquement les mécanismes répressifs

qu'on prétendait justement éviter. Par contre, les stratégies de communication clandestine qui cherchent non pas à occulter un message mais simplement à le dissimuler en utilisant le code commun bénéficiant de l'opacité du langage et ont par conséquent beaucoup plus de chances de réussite. La part accordée au hasard de l'interprétation permet au message de passer les filtres du groupe dominant et d'atteindre ainsi sans problème son interlocuteur connivent.

L'exemple des discours clandestins à l'école peut très bien servir, je crois, comme prototype à l'analyse³. En classe, le contenu des messages secrets interceptés par les maîtres devient vite public et les élèves surpris sont susceptibles de se faire sérieusement réprimander. Par contre, les discours clandestins qui circulent *mezza voce* échappent assez facilement au contrôle. Les enseignants appellent cela le *bavardage*. À l'école, on peut distinguer le bavardage légitime, animé et contrôlé par le maître, et un bavardage plus ou moins clandestin, qui est simplement toléré sauf à prendre des proportions excessives. Les enseignants (voire le pouvoir en place) consentent souvent à ces conversations parallèles, feignant de ne pas voir ni d'entendre les élèves qui bavardent, sans les réprimer constamment, pourvu qu'ils n'empêchent pas la bonne marche du cours et qu'ils ne provoquent pas de renversement dans les relations de pouvoir.

La communication est le subterfuge utilisé pour transmission des secrets mais aussi pour la préservation de connaissances qui résistent au déni et à l'oubli. Elle permet également de relayer à un toujours-plus-tard des pensées ou des informations qui ne pourraient être comprises qu'à l'avenir. Bref, elle est au service du non-savoir et, par conséquent, au lieu d'engager une mémoire discursive elle mobilise une mémoire du silence.

Le non-savoir

L'emploi du préfixe négatif dans le terme de non-savoir semblerait au premier abord décrire une prétention à abolir le savoir positif, c'est-à-dire une ambition de destitution du savoir communément admis, celui qui emprunte les voies officielles pour se construire et circuler. Mais le non-savoir n'est pas nécessairement nihiliste. Sa nature dérangeante tient surtout à son mode de fonctionnement déconstructeur. Cette déconstruction opère à trois niveaux : d'un côté, elle cherche à renverser les hiérarchies par la mise en valeur de la négation, ce qui se traduit par une « positivisation » du complémentaire, de l'oublié, du nié ;

³ Cf. Ph. Perrenoud, *Métier d'élève et sens du travail scolaire*, Paris, ESF, 1994, 3e éd. 1996, voir notamment chapitre 9 : « Regards sociologiques sur la communication en classe », p. 145-159.

d'un autre côté, elle fait émerger des indécidables (ni... ni, ou bien... ou bien) et des notions qui résistent aux schémas d'opposition (« autre », « reste », etc.); en troisième lieu, elle tente de réinscrire le savoir positif dans un jeu qui n'est plus dialectique mais de sommation : et... et.

Le non-savoir ne peut alors se comprendre que par la dynamique qu'il entretient avec son complémentaire, le savoir positif (ou savoir tout court). Afin de mieux déterminer la portée du préfixe négatif, nous examinerons à continuation cette relation. Ces réflexions nous permettront ici et là de problématiser le non-savoir d'un point de vue pragmatique, et nous conduiront enfin à faire des observations sur la nature du contrat de communication qu'il sollicite.

Le non-savoir fonctionne souvent, en quelque sorte comme le double du savoir, dans le sens freudien : il est fait, dans ce cas, de savoirs réprimés ou non réalisés, qui subsistent dans l'inconscient et émergent seulement dans des situations d'automatisme ou de manque de contrôle de la volonté (folie, hypnose, rêverie, états narcotiques, etc.). Il peut être ainsi perçu et défendu comme un savoir originaire, qui naît et se transmet par la répétition, mais subsiste dans la répression et l'omission. En se posant comme le double originaire du savoir positif, en jouant le rôle de frère précurseur caché, décapité, castré et/ou abattu (*via* une espèce de *damnatio memoriae* à large échelle), le non-savoir implique un « retard » : le temps nécessaire à la constitution du savoir positif autour d'un deuxième foyer, à la manière d'une ellipse. Ce retard introduit un modèle de temps (et, par là, de discours) qui n'est pas linéaire mais circulaire et bifocal. Le non-savoir serait ainsi constitué de traces. Pour Derrida, « la trace n'est pas seulement la disparition de l'origine [...] [elle] devient ainsi l'origine de l'origine »⁴. A ce point de nos réflexions, on serait tenté de voir dans ce genre de non-savoir des réminiscences de l'archaïque (ce que semble suggérer surtout la comparaison établie avec le rêve⁵), mais, du fait du temps circulaire instauré par la répétition, on pourrait y voir également une connaissance anticipatrice du futur (en ce sens le non-savoir se rapprocherait de la science fiction). L'intemporalité du non savoir ne

⁴ Cf. J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 90.

⁵ Pour Freud, en effet, le rêve marque un retour à l'archaïque, au point qu'il suggère que pour mieux comprendre le langage du rêve, il faudrait bien connaître l'origine et l'évolution des langues (Cf. S. Freud, « Des sens opposés dans les mots primitifs », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971, p. 59-67, éd. orig. de 1933). Il est intéressant de constater que les études d'histoire des langues, de grammaire historique et d'étymologie, qui ont connu un pic historique pendant le romantisme et surtout dans la première moitié du XX^e siècle, se trouvent aujourd'hui en franche régression, ayant disparu totalement ou presque des programmes universitaires, au moins en Occident.

se comprend donc que par opposition à la temporalité du concept traditionnel de savoir.

Lorsque le non-savoir, au lieu de fonctionner comme le double refoulé du savoir, est carrément fait d'absence, de privation, il peut se manifester alors, paradoxalement, de façon plus nette dans les textes qui décrivent le savoir positif (notamment dans ceux qui se réclament garants de la plus grande objectivité : scientifiques et historiques) que dans ceux qui entendent divulguer des connaissances hermétiques. Là où le savoir positif touche au non-savoir, une lacune apparaît, que ne semblent pas combler les progrès scientifiques, ni les nouvelles méthodes de recherche pas plus que les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Le non-savoir se trouve dans les hypothèses scientifiques non conçues ou rejetées, dans les faits historiques ignorés ou inexplorés. Il est ainsi fait de trous du savoir et de ruptures de la chaîne de transmission des connaissances, qui sont malheureusement beaucoup plus abondants – les premiers - et fréquentes – les secondes - qu'on ne le pense, et dont profitent plusieurs groupes plus ou moins clandestins s'auto-proclamant détenteurs de la clé de serrure de ces portes inconnues. Mais il convient d'insister sur le fait que, curieusement et paradoxalement, dans les textes qui exhibent le savoir, le non-savoir apparaît plus nettement grâce aux lacunes et aux omissions explicites ; tandis que dans ceux qui, au contraire, diffusent ostensiblement des non-savoirs (*i.e.* les textes de divulgation des sciences occultes et ésotériques), ces derniers sont à tel point dilués et dissimulés que le lecteur non initié tombe facilement dans les pièges de l'ambiguïté, des mensonges et des erreurs.

Dans d'autres cas, le non-savoir peut consister en un savoir positif mais réservé à une élite. Sa circulation clandestine vise donc à garantir sa conservation et sa diffusion au sein de cette élite. Mais pourquoi « réserver » un savoir positif ? Entend-on le différer, parce que la communauté au sens large ne serait pas encore prête à le recevoir ? Craint-on qu'elle ne fasse un mauvais usage des connaissances ? Le non-savoir ne serait dans ce cas accessible qu'à ceux qui ont le droit de connaître, ou du moins qui font l'effort de chercher, qui savent adopter la composante chaotique du non-savoir, tout en relativisant sa dimension menaçante, au point même de l'accueillir non plus comme un élément déstructurant mais comme un principe régénérateur, comme une espèce de négativité positive.

Le non-savoir est généralement fait de *différance*. Comme le « a » du néologisme proposé par Derrida le non-savoir s'écrit mais ne s'entend pas⁶. Il ne se manifeste qu'à travers des marques muettes, accidentelles, secondaires, fortuites, superflues... Son territoire est nécessairement marginal : il n'appartient pleinement à aucun texte et aucun texte ne lui appartient tout-à-fait. Il n'a pas de contexte (ou, tout au plus, il est son propre contexte) : il s'inscrit dans les textes sur le mode de la *greffe*⁷, de sorte qu'il n'instaure pas de rapports de filiation ou de dérivation entre les différents textes, mais un rapport de *supplémentarité*⁸.

Le non-savoir, ainsi fragmenté et greffé aux textes sans se mêler aux discours qui les (con)tiennent, se transmet comme un écho, résonnant d'un texte à l'autre, de façon diffuse, circulaire, non syntagmatique. Le discours clandestin n'est pas, dans ces circonstances, individualisable, ou sa singularité est tout au plus pré-individuelle : il ne peut être attribué qu'à un « on » *splendide*⁹, dépourvu de toute contingence spatiale ou temporelle. En effet, les discours du non-savoir, contrairement au savoir, n'ont pas d'ancrage : aucune autorité ne les signe, ils n'ont pas de locuteur individualisable en une personnalité exemplaire, ils ne se rattachent pas à un lieu concret ni à un temps précis. Ce n'est pas qu'il soit impossible d'identifier son premier locuteur ou de reconstruire le discours originel en retraçant sa généalogie, ni qu'il soit impossible de maîtriser son sens, c'est simplement que ce discours n'a pas qu'un seul sens, il n'est pas singulier ni linéaire ni même synchronique : il ne peut se dire que de façon fragmentée, son seul axe est paradigmatique et diachronique. Le non-savoir se transmet par un discours qui questionne le temps de l'Histoire.

Par la pratique du morcellement et de la répétition, les mots du non-savoir semblent tissés suivant les règles du patchwork, troublant l'unité idéale du texte, à la manière de l'impressionnisme, du pointillisme, du cubisme, de l'orphisme ou de l'abstraction. Les discours du non-savoir sont à la fois insistants (redondants, répétitifs) et elliptiques. Le mot « elliptique » est ici à comprendre en deux sens, car il s'agit bien de discours a) comportant des omissions et b) posant l'existence de

⁶ Le concept de *différance* fut introduit par Derrida lors d'une conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, publiée par la suite dans le *Bulletin de la société française de philosophie*, 3, 1968). L'essai sur *La Différance* fut repris quelques années plus tard dans *Marges de la Philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p.1-29.

⁷ Cf. J. Derrida, *Signature, événement, contexte*, in *Marges de la Philosophie*, op. cit. p. 381.

⁸ Cf. J. Derrida : *De la Grammatologie*, op. cit. Voir notamment p. 208.

⁹ Cf. G. Deleuze *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 4.

deux centres d'articulation du sens. Le non-savoir apparaît ainsi comme une gemme incrustée au texte : une gemme qui gêne mais qui est aussi gène¹⁰.

Le savoir positif implique un sens maîtrisable. Les textes du savoir (scientifiques, historiques, etc.) mobilisent des lectures référentielles, objectives : le lecteur n'est pas censé « y mettre du sien ». Ce type de lecture se situe apparemment à l'opposé de la lecture impliquée par les textes créatifs. En littérature, comme d'ailleurs dans les arts en général, les destinataires sont invités en effet à exploiter les textes/œuvres d'art, à (re)construire leur sens, à explorer leurs potentiels communicatifs, au moyen de manœuvres qui ramènent tout élément soupçonné de non-sens au sens.

Or, ce même souci est partagé par les utilisateurs des discours savants : il s'agit bien, dans un cas comme dans l'autre – et malgré les pratiques de production et de réception nettement différentes - de ramener l'inconnu au connu, l'étrange au familier, le détail au tout, le différent au même, le séparé au continu. En littérature, ce souci justifie bien notre engouement pour l'interprétation métaphorique. Une répétition inutile, un détail superflu étrangement mis en valeur, un fragment décousu, une extravagance quelconque, déclenche automatiquement chez le lecteur une lecture métaphorique qui « fait sens » et « répare » le monde tel que nous le concevons. Le non savoir, au contraire, demande une lecture qui rompt avec les modèles courants, en mettant en œuvre des dispositifs qui décomposent le texte, évident les mots de leur sens et invalident les mécanismes habituels des inférences. Le non-savoir, au lieu d'inviter à maîtriser le sens des textes, appelle à prendre les rênes de la lecture, en éteignant ce « pilote automatique » qui rend pourtant si efficace la communication quotidienne. Les mots du non-savoir deviennent ainsi des mots creux, des carcasses sonores aptes à référer autrement :

- En véhiculant des sens oubliés ou ignorés¹¹ : par exemple, le mot *chapelle* pourrait référer clandestinement à son ancienne signification de « couvercle », ou « manteau » (lat. *cappa*, diminutif : *capella*);

¹⁰ Cf. S. Kofman apporte une très riche lecture de cette faculté génératrice de la greffe (*Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, 1984, notamment p. 44-50).

¹¹ Les connaissances étymologiques jouent ici un rôle très important. Les mots sont le résultat de plusieurs couches superposées de formes et de sens dans une logique de la substitution sans fin. Les utilisateurs ordinaires ne reconnaissent généralement que les couches les plus superficielles (c'est-à-dire les plus récentes) ; les autres couches sont condamnées progressivement à l'oubli, accessibles seulement à des spécialistes qui, par ailleurs, deviennent de plus en plus rares à mesure que le temps passe. L'étymologie deviendra-t-elle bientôt un non-savoir ?

- En renvoyant à des mots d'une autre langue, par un jeu d'associations étymologiques et/ou sonores (ici la connaissance de plusieurs langues est cruciale, et le hasard de l'interprétation comporte autant de bénéfices que de dangers) : par exemple, le mot « berger » peut référer subrepticement non plus à un gardien de brebis (du Lat. *berbex*, altération du latin classique *vervex*) mais au gardien d'une montagne ou de quelque roc prodigieux (germ. *berg* « montagne », vieux norrois *bjarg* « rocher », tous les deux issus du PIE **bheregh* - « haut, élevé »).
- En référant de façon onomatopéique¹² non conventionnelle : ainsi par exemple, le mot *grain* pourrait référer clandestinement à un objet quelconque caractérisé par un bruit continu plus ou moins métallique ou sourd, étant donné sa ressemblance phonétique avec des mots comme *grincer* ou *grondement*.

Si l'on admet, comme le dit Derrida¹³, que « ne lit pas celui qui se retient d'y mettre du sien, qui refuse de féconder, de cultiver le texte », alors ce que le non-savoir sollicite est une non-lecture. En cela le non-savoir s'écarte aussi bien de la lecture objective que du décodage métaphorique.

En rompant avec les modèles courants de lecture, le non-savoir se constitue comme une sorte de savoir élitiste. Il utilise le langage commun mais ne l'utilise pas « comme tout le monde ». Le non-savoir demande une connaissance minutieuse non seulement du fonctionnement du langage commun (niveau pragmatique) et des contraintes discursives (niveau discursif), mais surtout de la façon de penser ce fonctionnement (niveaux métapragmatique et métadiscursif) ainsi que de la relation entre les interlocuteurs (niveau métacommunicatif). Le non-savoir n'est donc accessible qu'en adoptant une perspective en quelque sorte schizophrénique, exotopique¹⁴ au plus haut degré. En raison de cette difficulté, sa transmission exige souvent une formation initiatique, ce qui renforce encore la perception commune du non-savoir comme étant essentiellement clandestin et élitiste.

¹² Les onomatopées constituent un savoir certainement négligé par la linguistique.

¹³ Cf. J. Derrida « La pharmacie de Platon », in *La Dissémination*. Paris, Seuil, 1972, p. 72.

¹⁴ L'exotopie implique le dédoublement identitaire (d'où mon allusion à la schizophrénie) de l'observateur en objet observé, dans un double processus d'identification et de distanciation. Le terme fut introduit par Bakhtine pour analyser le rapport entre l'auteur-créateur et ses personnages, ainsi que la posture de l'écrivain vis-à-vis de l'écriture, cf. M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, trad. fr.. 1984 ; T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* suivi de : *Ecrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.

Le Principe de Non-Coopération

La transmission des non-savoirs utilise alors un langage commun à sens caché. Mais contrairement au sens implicite, qui bénéficie de l'architecture du Logos et est possible grâce au principe de coopération, le sens caché associé au non-savoir engage une quête qui ruine l'obsession de la maîtrise du sens, bouleverse de pied en cap les maximes conversationnelles et mine les conventions généralisées. Le principe de coopération dans les échanges langagiers fut défini par H. P. Grice¹⁵ en 1979. Universel et tacite, le principe de coopération est en réalité une sorte d'archi-principe, qui recouvre tous les contrats de communication ordinaires. *Grosso modo*, il veut que les partenaires d'un échange langagier s'emploient à rendre leur échange le plus collaboratif et efficient possible, en respectant une série de règles (lesdites maximes conversationnelles) destinées à garantir que leur discours soit aussi clair, pertinent et bref que possible. Sous la prémisses de l'acceptation de ce principe infaillible, toute infraction aux maximes déclenche automatiquement des inférences qui, tout en ratifiant la volonté collaboratrice des locuteurs, rendent possibles la reconnaissance et l'interprétation d'informations implicites. Les maximes conversationnelles, telles que les avait conçues Grice, ont été l'objet d'importantes révisions postérieures sans toutefois avoir été jamais contestées¹⁶. Or les manœuvres de la communication clandestine tendent justement à secouer les fondements du principe de coopération, en renversant les maximes. Du fait de ce retournement, la communication clandestine suppose un principe de non-coopération, ou éventuellement un principe de coopération très sélective, en ce sens qu'elle impliquerait une initiation.

Dans le tableau suivant, je montre de façon plus détaillée la nature de ce pacte de non-coopération, en confrontant chacune des principales maximes conversationnelles régissant la communication ordinaire à leurs reflets inversés respectifs dans la communication clandestine :

¹⁵ Cf. H. P. Grice, « Logique et conversation », *Communications* n° 30, 1979, p. 57-72.

¹⁶ D. Sperber et D. Wilson les réduisent au seul principe de pertinence, renommé principe de *relevance* (*Relevance: Communication and Cognition*. 2^e éd. Oxford, Blackwell, 1986/1995). D'autres au contraire, se sont appliqués à les rénover en y incorporant des sous-maximes, cf. notamment S. Levinson, *Presumptive Meanings: The theory of generalized conversational implicature*. Cambridge MA: MIT Press, 2000.

| Communication ordinaire | Communication clandestine |
|--|--|
| <p>PRINCIPE DE COOPERATION Que votre contribution à la conversation soit, au moment où elle intervient, telle que le requiert l'objectif ou la direction acceptée de l'échange verbal dans lequel vous êtes engagé.</p> | <p>PRINCIPE DE NON COOPERATION Que votre contribution à la conversation semble être, au moment où elle intervient, telle que le requiert l'objectif ou la direction acceptée de l'échange verbal dans lequel vous êtes censé être engagé.</p> |
| <p>Ce principe général est explicité par quatre maximes conversationnelles :</p> | <p>Ce principe général est explicité par les quatre maximes conversationnelles suivantes:</p> |
| <p>➤ Maximes de quantité : Que votre contribution contienne autant d'informations qu'il est requis. Que votre contribution ne contienne pas plus d'informations qu'il n'est requis.</p> | <p>➤ Maximes de quantité : Que votre contribution contienne trop ou très peu d'informations. Ce que vous dites en trop ou ce que vous ne dites pas est ce qui compte.</p> |
| <p>➤ Maximes de qualité (ou de véridicité) Que votre contribution soit véridique. N'affirmez pas ce que vous croyez être faux. N'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves.</p> | <p>➤ Maximes de qualité : Affirmez ce que l'on croit être faux, affirmez des vérités a posteriori. Bénéficiez du contrat de fiction des discours littéraires–artistiques pour dire l'indicible. Evitez surtout de donner suffisamment de preuves, afin que principe de réalité semble intact (dissimulation)</p> |
| <p>➤ Maxime de relation (de pertinence) Parlez à propos (soyez pertinent)</p> | <p>➤ Maxime de relation : soyez incohérent. Dites des choses illogiques. Ce qui ne semble pas relevant est précisément ce qui est relevant.</p> |
| <p>➤ Maxime de manière: Soyez clair, évitez de vous exprimer avec obscurité. Evitez les ambiguïtés. Soyez bref (évitez toute prolixité inutile). Soyez ordonné.</p> | <p>➤ Maxime de manière: Soyez ambigu, soyez prolix. Bénéficiez de la parole chaotique et fragmentez vos discours. Exprimez vous de sorte à ne pas être compris par n'importe qui. Pensez a des interlocuteurs qui pourraient éventuellement vous comprendre dans le futur.</p> |

Du tableau précédent, on peut tirer deux conclusions principalement. Tout d'abord, l'idée que l'on peut parler secrètement en utilisant le langage commun ainsi que les canaux institutionnels et les lieux du savoir positif. Cette affirmation pourrait paraître banale à première vue, mais elle l'est moins si l'on considère qu'elle remet en question une croyance assez généralisée selon laquelle la communication clandestine impliquerait des « malfaiteurs » et serait liée à des lieux cachés, obscurs ou souterrains ainsi qu'à des langages chiffrés¹⁷. En outre, le tableau montre que, pour communiquer clandestinement, on a généralement recours à autre chose qu'au sens implicite. Car, en fin de compte, communiquer implicitement c'est « parler comme tout le monde ».

Par contre, pour transmettre des non-savoirs, il faut parler « autrement », au moyen notamment de non-dits mobilisant des techniques de répétition, de brouillage, d'effacement, de soustraction et de brisure, à travers un jeu complexe

¹⁷ Croyance dont rend compte une surabondante littérature à large diffusion, du genre *The Da Vinci Code* de Dan Brown.

d'omission et de prolifération des mots, de points de vue, de thèmes et d'intrigues dans des discours éphémères, fragmentés et greffés. Ces non-dits, contrairement au sens implicite, demandent une révision des contrats ordinaires de communication. Les contenus implicites (inférences, implications, présupposés, sous-entendus, etc.) mobilisent des *topoi* et des *a priori* ; ils peuvent être identifiés grâce à l'intervention de connaissances partagées préalables ou des relations logiques naturelles, notamment de type causal. Les implicites permettent ainsi de communiquer par allusion. En revanche, la communication clandestine n'est pas allusive mais évasive, c'est pourquoi le sens caché, une fois décodé, reste encore sibyllin. Le non-savoir suppose un éloge de l'ombre, du silence, de l'oubli, des points de suspension¹⁸ ... et non pas de la clarté. Il exige non seulement une quête du sens caché, mais aussi une pratique du tissage : les fragments qui le constituent doivent être rapiécés par la suite, car le discours global résulte de la combinaison des morceaux, au risque, bien entendu, de s'égarer dans le chaos, au risque permanent de la pièce perdue.

Conclusion

Si le non-savoir se cachait ostensiblement, il pourrait être découvert ; s'il utilisait des codes ou des symboles secrets, il serait potentiellement déchiffrable ; s'il ne se transmettait que consciemment et *via* l'initiation, il pourrait éventuellement se perdre. Mais le non-savoir doit exister, comme d'ailleurs l'oubli, parce que tous deux sont nécessaires à la construction de la mémoire et du savoir. Pour ces raisons, le non-savoir se montre, utilise le langage commun et résiste, survivant notamment à travers les répétitions.

Étant du déjà-dit mais impliquant à la fois de l'« encore à (re)dire », les répétitions permettent au non-savoir d'échapper aux contraintes du temps qui asservissent le savoir ordinaire et de devenir pré-dictif. N'apportant aucune information nouvelle, la répétition constitue une stratégie proche du silence. La somme des répétitions construisent ainsi une mémoire aux marges de la mémoire discursive commune, qu'on pourrait baptiser de « non-mémoire » suivant la même logique du complémentaire défendue dans ce travail, appelant à fois à la reconnaissance et à la précognition.

À part la répétition, le langage commun offre plusieurs autres dispositifs qui permettent d'exploiter les frontières de la mémoire : l'archaïsme, la

¹⁸ Cf. Maurice Blanchot *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

composition, la polysémie, l'emprunt, la déformation, la digression, la parenthèse, la paraphrase, la litote, l'hyperbate, l'hyperbole, l'analepse, l'oxymore, la métonymie, etc.

Le paradoxe dans tout acte d'omission, c'est-à-dire dans tout non-dit, tient au fait qu'il met justement en évidence (du latin *ob-mittere*, littéralement « faire passer devant ») ce qu'il entend cacher. Dans la communication courante, on présuppose que le sens caché se trouve *derrière* les mots dits ou écrits. Mais le non-savoir se trouve précisément *devant*, non pas derrière, il apparaît dans les absences aussi bien que dans la lecture littérale, protégé dans ce cas par notre tendance automatique à l'interprétation métaphorique.

Les théories qui défendent l'idée de l'existence de savoirs cachés sont souvent qualifiées de « théories conspiratrices » et attaquées justement sur l'impossibilité d'une orchestration mondiale du secret. Mais le non-savoir présuppose-t-il un complot à large échelle ? On sait que le savoir légitime se construit progressivement comme un édifice, guidé par une volonté de permanence et de stabilité. Il est par principe organisé et architecturé. Chaque nouveau savoir raffermi la structure, en réparant les vieux piliers ou en les remplaçant par d'autres plus performants. Les discours qui le composent sont parfaitement rattachés à un moment précis, à un lieu donné et à une personne singulière. Il met en place des discours hétérogènes¹⁹ où les voix des énonciateurs s'articulent suivant un jeu complexe de responsabilités énonciatives où prédominent la co-énonciation et surtout la sur-énonciation²⁰. Dans la logique négative et déceptive qu'instaure le non-savoir, il faut s'attendre à ce qu'à l'inverse, le non-savoir apparaisse précisément comme quelque chose de non-organisé, de fragmenté, d'épars, qui est véhiculé par des discours sans ancrage faisant prévaloir des stratégies de sous-énonciation qui conduisent au brouillage (ou même à l'abolition totale) du sujet, du temps et de l'espace. Là où le *dit* pose une relation syntaxique, une alliance - dans la mesure où il implique des conventions ainsi qu'un réseau complexe de relations entre les personnes, l'espace et le temps de l'énonciation, le *non-dit* fait ressortir au contraire la relation paradigmatique, l'anarchie, l'anonymat, l'atemporalité, l'émiettement et la dispersion.

¹⁹ Cf. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, n° 73, 1984, p. 98-111.

²⁰ Cf. A. Rabatel, *Une histoire du point de vue*, Paris/Metz, Klincksieck/CELTED, 1997.